

HENRY DE MONTHERLANT

# MALATESTA

PIÈCE EN QUATRE ACTES

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LA REINE MORTE

LES OLYMPIQUES

FILS DE PERSONNE — FILS DES AUTRES — UN  
INCOMPRIS

LES LÉPREUSES (LES JEUNES FILLES, IV)

LES BESTIAIRES

LE MAÎTRE DE SANTIAGO

SERVICE INUTILE

LE SONGE

LES CÉLIBATAIRES

MALATESTA

DEMAIN IL FERA JOUR — PASIPHAË

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS

L'INFINI EST DU CÔTÉ DE MALATESTA

LA VILLE DONT LE PRINCE EST UN ENFANT

TEXTES SOUS UNE OCCUPATION

AUX FONTAINES DU DÉsir — LA PETITE INFANTE DE  
CASTILLE (LES VOYAGEURS TRAQUÉS, I, II)

ENCORE UN INSTANT DE BONHEUR

LES JEUNES FILLES (LES JEUNES FILLES, I)

PITIÉ POUR LES FEMMES (LES JEUNES FILLES, II)

LE DÉMON DU BIEN (LES JEUNES FILLES, III)

MORS ET VITA — SERVICE INUTILE

PORT-ROYAL

LA RELÈVE DU MATIN

BROCÉLIANDE

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

## MALATESTA







*Sigismondo Malatesta*  
*after a medal by Pisanello in the Brit. Mus.*



HENRY DE MONTHERLANT

# MALATESTA

Pièce  
en quatre actes

*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication



## AVANT-PROPOS

*Malatesta* fut commencé en mars 1943, à Grasse; j'en écrivis dès alors à Jean-Louis Vaudoyer. L'ouvrage, mis de côté peu après, fut repris à l'automne et entièrement terminé en février 1944. J'en entretins dans ce temps plusieurs de mes confrères, Pierre de Massot, J.-N. Faure-Biguet, etc. Ces références ne sont pas superflues, car on sait que les auteurs donnent toujours des dates fausses quand ils datent leurs ouvrages, au gré de ce qu'ils croient être leur intérêt du moment.

La lecture de cette pièce, en manuscrit, par quelques personnes, m'a montré chez elles une si grande ignorance de ce que fut la Renaissance italienne, que je crois devoir avertir ici que maint trait, qui surprendra peut-être un lecteur, est trait essentiel du caractère italien de cette époque : par exemple, l'imprégnation constante de la vie privée et publique par les souvenirs de l'antiquité. Les grands hommes de la Rome ancienne sont vivants, agissants, obsédants, exemplaires pour le Renaissant italien, comme le sont sans doute les saints pour le chrétien d'aujourd'hui : à l'article de la mort, on se fait lire une page de Sénèque, comme le chrétien d'aujourd'hui se fait lire une page des Testaments. Loin d'avoir mis trop de Grecs et de Romains dans *Malatesta*, j'ai pris grand soin de n'en mettre tout juste que ce qu'il fallait. D'autre part, le salmigondis pagano-catholique qu'on remarque chez mon héros est, lui aussi, un des caractères du Renaissant italien.

Mon *Malatesta* pourra paraître quelquefois invraisemblable. Les larmes de ce guerrier de fer, quand il se plaint au pape des avanies qu'on lui a fait subir... Mais mention de ces larmes a été faite dans une chro-

nique de l'époque. De même, Malatesta est si bouleversé par son entretien avec le pape (acte II) qu'il tombe malade peu de jours après sur la route du retour. Ces traits de sensibilité, chez un pareil requin, méritent l'attention.

Sa nervosité, sa mobilité, ses contrastes — chef de guerre, poète, érudit, mécène, assassin, fol coureur, alors que sa femme Isotta est la passion constante de sa vie, assez frivole pour faire bâtir une église où il n'y a *que* des symboles païens, assez grave pour vivre avec un crâne sur sa table, comme les ermites, assez sacrilège pour être condamné au feu par le Saint-Office, assez religieux pour mourir en chrétien, — tout cela est dans la chronique et dans l'histoire : je n'ai rien inventé. J'y ai ajouté cette pointe de naïveté, voire de ridicule, qu'on trouve chez tous les enthousiastes, fussent-ils par ailleurs des bandits, et leur enthousiasme ne portât-il que sur d'étroits objets. Et un peu de la familiarité et gentillesse italiennes, qui donne à *Malatesta* un ton si différent du ton « fraise espagnole » du *Maître de Santiago* (sans parler de la différence des caractères : Malatesta est un « jovien », Alvaro un « saturnien »)...

Un de ses capitaines, Gaspare Broglio, dans une chronique où il parle de son « estimé maître » avec une affection respectueuse, le décrit ainsi : « S'il s'était trouvé parmi cent seigneurs, sa prestance l'aurait toujours fait choisir comme supérieur à tous. Son aspect était indompté et inflexible (*feroce e rigido*) ; il était très cruel envers ses ennemis. Sa taille, supérieure à la taille commune ; dans sa façon de parler, un autre Cicéron ; doué à suffisance de connaissances et de discernement naturel. »

Tous les forfaits dont on le voit accusé dans ma pièce, de l'effroyable au cocasse, sont eux aussi historiques. Entendons-nous. Je veux dire que ces accusations ont été portées, je ne veux pas dire qu'elles étaient fondées. Son ennemi acharné, Pie II, source de la plupart d'entre elles, était prince, pape, et écrivain de talent. Il pouvait accuser Malatesta de N'IMPORTE QUOI, avec autorité.

Ces accusations, venant de si haut, ont été reprises de siècle en siècle, ne fût-ce que par des allusions ; et je les ai reprises moi-même. Mais cela n'implique pas qu'elles reposent sur quoi que ce soit. « Il n'y a pas de fumée sans feu » : l'époque contemporaine nous prouve

au contraire, tous les jours, qu'il y a de la fumée sans feu. Malatesta passe pour quatre fois assassin, et peut-être n'assassina-t-il JAMAIS. Constatation terrible.

Aux précisions que voilà, on peut croire que j'ai visé à faire une pièce « historique ». S'il en est ainsi, j'ai eu le tort considérable de modifier du tout la mort de mon héros. Malatesta est mort dans son lit, à cinquante et un ans (l'âge où mourut son prétendu ancêtre, Scipion l'Africain), usé, dit-on, par sa campagne de Morée et par les dégoûts qu'il avait essuyés au cours des dernières années de sa vie. Mais la fin que je lui ai imaginée cadre du moins avec le caractère que de nombreux écrits du temps prêtent aux « clercs » qui vivaient alors dans l'ombre des princes.

Paris, décembre 1947.



## MALATESTA

*a été représenté pour la première fois par la Compagnie Madeleine Renaud-J.-L. Barrault le 19 décembre 1950, au Théâtre Marigny, mis en scène par J.-L. Barrault, dans les décors et les costumes de Mariano Andreu, et avec la distribution suivante :*

SIGISMOND PANDOLPHE MALATESTA, seigneur de Rimini, 51 ans . . . . .	J.-L. Barrault.
PORCELLIO PANDONE, lettré à la cour de Malatesta, 39 ans . . . . .	Jean Desailly.
LE PAPE PAUL II, 60 ans . . . . .	Pierre Blanchar.
BASINIO PARMENSE, lettré à la cour de Malatesta.	Renaud Mary.
PLATINA, lettré, membre de l'Académie romaine, 63 ans . . . . .	André Brunot.
VENIER VARRANO, seigneur de Camerino, gendre de Malatesta, 21 ans . . . . .	J.-F. Calvé.
GASPARE BROGLIO, capitaine chez Malatesta . . . . .	J.-P. Joris.
FEDERIGO DE MELDOLA, capitaine chez Malatesta . . . . .	Jean Fayou.
SACRAMORO, maître d'armes chez Malatesta . . . . .	Beauchamp.
LE CARDINAL RODRIGUE BORGIA (plus tard Alexandre VI), 37 ans . . . . .	W. Sabatier.
MONSIGNOR MOSCONI, secrétaire aux brefs . . . . .	Régis Outin.
CLAUDIO SCARAMPA . . . . .	Bernard Dhéran.
LE CARDINAL DE PAVIE . . . . .	
LE CARDINAL MARCANOVA . . . . .	J. Juillard.
PREMIER CAMÉRIER DU PAPE . . . . .	P. Nègre.
SECOND CAMÉRIER DU PAPE . . . . .	J. Galland.
CINQUEDENTI, serviteur chez Malatesta . . . . .	L. Darlouis.
UN SERGENT.	

ISOTTA DE RIMINI, femme de Malatesta, 45 ans . *Madeleine Renaud.*  
 VANNELLA, 13 ans . . . . . *Violette Verdy.*  
 BENEDETTA DE NARNI . . . . . *Anne Carrère.*

CARDINAUX, OFFICIERS, COURTISANS, ECCLÉSIASTIQUES,  
 HOMMES D'ARMES, COUREURS, etc.

*À Rimini et à Rome, de juin à octobre 1468.*

Les passages placés entre crochets peuvent être supprimés à la représentation.

*Une reprise de Malatesta a été faite à la Comédie Française en janvier 1970 avec Georges Aminel (Malatesta), Louis Seigner (le pape), Bernard-Dhérain (Porcellio), Claude Winter (Isotta).*

Projeté par la Télévision française en 1967. Réalisation de Roger Iglésis.



## ACTE PREMIER

*À Rimini, dans la Rocca Malatestiana, château fortifié des Malatesta, la chambre de Sigismond Pandolphe Malatesta.*

*Un lit à courtines, deux cassoni, un dressoir avec des ouvrages manuscrits reliés et deux fragments de sculptures antiques. Table et chaises. Sur les murs nus et rudes, des brocarts d'or, quelques armes, des pièces d'armure, des paniers de bât et des harnais de guerre. L'aspect du lieu est sobre et plutôt féodal.*

*Par la fenêtre, on voit le sommet d'une tour et un pan de chemin de ronde, couleur d'ocre, et, à l'horizon, les contreforts bleutés des montagnes de San Marino.*

*Portes côté cour et côté jardin.*

### SCÈNE PREMIÈRE

MALATESTA, SACRAMORO

*Au lever du rideau, la scène est vide, et le reste un assez long moment. Puis on entend, côté jardin, proche la porte, des halètements et des mots entrecoupés et balbutiés. Par la porte apparaît à mi-corps un homme engagé dans une étreinte, puis son corps tout entier, puis apparaissent les corps de deux hommes qui s'étreignent, le poignard à la main, et qui, luttant ainsi, pénètrent en scène pied à pied.*

MALATESTA : Tiens, c'est avec cette botte-là que j'ai tué Malipiero ! Tiens, et avec celle-là j'aurais fait sauter les verrues de messer Frédéric d'Urbin, s'il avait accepté

le combat singulier que je lui proposais, mais il se déroba, le pleutre !

SACRAMORO : Vingt dieux ! Monseigneur, à moi vous ne me feriez pas sauter les verrues ! Et c'est moi qui vous dis : « Celle-là, parez-la ! » — Hé ! si je n'avais pas retenu ma main ?

MALATESTA : En garde ! (*Ils font assaut.*) Halte ! arrêtons-nous et buvons un coup. Je vois là un petit pot qui me provoque. Il y a déjà un bon moment qu'il me demande pourquoi je ne lui ai pas fait l'honneur de le vider.

*Il boit, puis tend le gobelet à Sacramoro. Pendant que celui-ci se verse à boire, Malatesta se jette sur lui.*

SACRAMORO : Ah ! Monseigneur, voilà une fourberie digne d'entrer dans les livres !

MALATESTA : J'ai horreur des gens qui ont confiance.

*Assaut.*

## SCÈNE II

LES MÊMES, PORCELLIO, BASINIO

*Porcellio et Basinio sont en habits sombres, avec des lunettes à montures d'écaille.*

MALATESTA, serrant au col Sacramoro, et lui appuyant la dague sous l'aisselle : Et comme cela, est-ce que ça te plaît ? Est-ce que tu vois déjà Dieu le père avec tous ses anges ?

SACRAMORO : Ah la la ! Ah la la ! Monseigneur, arrêtez !

MALATESTA : Je ne sais ce qui me retient, vraiment... Je ne sais ce qui me retient.

SACRAMORO : Assez, assez ! par pitié !

PORCELLIO : Monseigneur, je crois que vous le tenez un peu court, et qu'il souffre cruellement.

MALATESTA : C'est un tonnelier qui t'a appris l'escrime. Incapable ! Oh ! quelle tentation de te tuer !

BASINIO : Monseigneur, je vous jure que si vous continuez il va périr tout de bon.

*Malatesta lâche Sacramoro, qui fait quelques pas en titubant, puis s'affale sur le sol.*

MALATESTA : Quoi, mort ? L'imbécile ! Il n'a jamais compris la plaisanterie.

PORCELLIO, *ayant tâté Sacramoro* : Il respire.

MALATESTA : Serviteurs ! — Enlevez cette saleté.

## SCÈNE III

MALATESTA, PORCELLIO, BASINIO

BASINIO : En vous contemplant dans cette merveilleuse gymnastique, je me disais, Monseigneur, qu'à quarante-neuf ans...

PORCELLIO, *bas* : Cinquante et un ans...

BASINIO : ... vous aviez la même vigueur et la même souplesse que lorsque, à douze ans — douze ans ! — devant Rimini, vous rassembliez de votre propre chef des hommes d'armes, vous passiez la Foglia à la faveur de la nuit, et vous tombiez sur le camp ennemi, que vous dispersiez !

MALATESTA : Alors ma gloire était jeune ; elle chantait et se lustrait les ailes dans le premier soleil du matin. Et pourtant il me semble que dès alors, moi de qui la destinée était d'être un homme de guerre, je pensais comme aujourd'hui que tous les exploits guerriers ne valent pas un beau sonnet ou une belle harangue ou une belle maxime morale.

PORCELLIO : Sur la prédominance de l'esprit j'ai dit tout ce qu'il y a à dire au livre III de mon *De excellentia hominis* : le sujet est désormais épuisé. (*Temps.*) Votre Seigneurie ne se souvient pas ? On dirait vraiment que Votre Seigneurie n'a rien lu de ce que j'ai écrit !

MALATESTA : Mais si, je me souviens, Porcellio. C'est une page inoubliable.

PORCELLIO : Il y en a plusieurs pages !

*On frappe.*

MALATESTA : Qui est là ? — Attendez-moi. Je reviens.

## SCÈNE IV

PORCELLIO, BASINIO  
*et, un instant, CINQUEDENTI*

PORCELLIO : Quel sauvage ! Et remarquez qu'il avait une sorte d'amitié pour ce Sacramoro. Cela donne une idée de ce qui nous attend, le jour où l'humeur lui viendra de plaisanter avec nous.

BASINIO : Mon cher, nous sommes des littérateurs à gages, ne perdons jamais cela de vue. Nous avons le vivre et le couvert, l'usage d'une bonne bibliothèque, la protection d'un homme puissant et à l'occasion beau donneur. En échange, que nous demande-t-on ? De louer le prince en toute circonstance, d'écrire des poèmes qui sont censés être l'œuvre de notre maîtresse, madame Isotta, laquelle sait à peine signer son nom...

PORCELLIO : Et de composer — ceci est mon lot — la biographie monumentale du nouvel Alexandre, *Vita Magnifici et Clarissimi Sigismundi de Malatestis*, œuvre qui m'est sensiblement facilitée du fait que le héros lui-même m'en dicte la plus grande part. Aux temps où nous sommes, et peut-être en tous temps, rien n'étant vérifié, tout se faisant à la légère et sans conscience, pourquoi diable n'être pas imposteur ? Faits inventés de toutes pièces, faux témoignages, dates modifiées, citations imaginaires, en avant ! Je vous assure du succès et d'une totale impunité.

BASINIO : En échange aussi nous risquons de nous faire trucider par le héros, dans un de ses instants de gaîté. Par contre, il nous protège des autres héros. Vous le savez, vous qui devez au seigneur de Rimini d'avoir été soustrait aux entreprises de quelques excités fort méchants. Et quand vos compatriotes lui ont demandé votre extradition, il leur a fait cadeau, à votre place, d'un hippopotame : c'était gentil de sa part. Enfin, mon cher, si vous êtes en vie, c'est grâce à Sigismond.

PORCELLIO : Ses bienfaits ne s'adressent pas à moi mais à mon talent, qu'il veut avoir pour lui seul ; ils ne comptent donc pas. Je lui en ai pourtant une reconnaissance raisonnable. Pas une reconnaissance éperdue : une reconnaissance raisonnable.



# HENRY DE MONTHERLANT

## Malatesta

Sigismond Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini, fut chef de guerre, poète, érudit, mécène, assassin, fol coureur et pourtant idolâtrant sa femme Isotta — vivante incarnation de l'amour conjugal —, assez frivole pour faire bâtir une église où il n'y a que des symboles païens, assez grave pour vivre avec un crâne sur sa table, assez sacrilège pour être condamné au feu par le Saint-Office, assez religieux pour mourir en chrétien, en 1467, à cinquante et un ans. C'est ce « loup intelligent » — selon l'expression de Taine — que Montherlant nous montre, au cours de ses quatre actes, aux prises avec une époque violente et dangereuse qui n'est pas sans analogie avec celle que nous vivons. Le pape Paul II, second héros de la pièce, est lui-même divisé : chrétien sincère, si doux que son prédécesseur l'avait appelé « Notre-Dame de Pitié », obligé cependant de mener une politique terrible, sans cesse « voletant entre le ciel et la terre ».

*nrf*



9 782070 245680



48-III A 24568 ISBN 2-07-024568-3

Extrait de la publication